

Extraits du [Flotoir](#), du 20 avril au 17 mai 2021, avec Alain Corbin, Laurent Margantin, Fabien Ribery, Yeats, Maxime Decout, Anna Tsing, Gérard Garouste, Marc-Alain Ouaknin, Catherine Lenne, Pierre Bergounioux, Daniel Payot, Annie Ernaux, Joëlle Léandre, Jean-Pascal Dubost, Jürgen Habermas, Senancour, Natalia Ginzburg, Christian Dotremont, Rachel Carson, Andrea Zanzotto.

Poème colonne

Évoquant un poème tout récemment écrit autour des séances de lecture à haute voix du dimanche après midi chez M., je me suis surprise à employer le terme de poème-colonne plutôt que celui de poème justifié. Cela me semble plus juste. C'est un poème bordé à droite et à gauche, donc avec un rythme, mais pas systématique et donc bancal, ce que je recherche éventuellement, mais qui rappelle aussi la colonne de journal et qui me renvoie à ce que j'avais appris, il y a très longtemps, dans un cours de lecture rapide, sur l'empan de lecture, à savoir la quantité que l'œil était capable de saisir en une fois. Et que la disposition des articles de journaux en colonnes avait un rapport avec cette donnée physiologique et mentale.

Le vent

Tout à fait heureuse d'apprendre qu'Alain Corbin publie un livre sur le vent : « Alain Corbin n'en finit pas de surprendre. Son nouveau livre, *La Rafale et le Zéphyr* (Fayard), est une "histoire des manières d'éprouver et de rêver le vent" L'historien, spécialiste du XIXe siècle, a beau travailler sur les sens et le sensible depuis plusieurs décennies, il ne cesse jamais d'affûter sa réflexion. Le prélude de cet ouvrage se clôt par une formule du moraliste Joseph Joubert (1754-1824) : "Notre vie est du vent tissé". Un excellent point d'ancrage pour traiter aussi bien des "progrès de la compréhension de la circulation atmosphérique" que de "l'ascension d'un "moi météorologique"- tant le vent, "objet littéraire, n'a cessé d'inspirer les écrivains", Victor Hugo en tête. En ces temps où souffle la tempête, ce champ est passionnant. »(article du *Figaro* du 19 avril 2021)

Avec un entretien, dont j'extraits cette réponse d'Alain Corbin qui revendique : « Une certaine conception de l'histoire, qui délaisse la polémique. Mon travail est comme un voyage dans le temps, à la rencontre d'individus différents de ceux du présent. Il faut pouvoir partir sans bagages, sous peine de juger avant de découvrir et de comprendre. "Pas de point d'exclamation", recommandais-je à mes étudiants. L'un de mes maîtres, l'historien Lucien Febvre (1878-1956), m'a appris à me méfier de l'anachronisme psychologique ; cet écueil consiste à prêter aux individus du passé la sensibilité, les pensées, les savoirs, les systèmes de normes qui sont ceux de l'historien. Malheureusement, l'oubli de cet impératif gangrène trop souvent la production historique contemporaine. Cela dit, je développe une histoire des sensibilités, qui est celle aussi des émotions ou de la réception des messages sensoriels. À mes débuts, ce n'était pas à la mode. Je me souviens d'avoir voulu faire ma thèse sur les gestes : à l'université, on me l'a vivement déconseillé. Alors j'ai travaillé sur le Limousin : c'était plus prosaïque... »

Et qui cite Joubert m'enchantent. Il me faut lire l'essai de Gilles Gontier, *Sous le fleuve de lumière*.

Laurent Margantin

« Ne quitte pas l'espace des fragments (de pensée, de sensation, de perception): c'est le seul espace où tu es chez toi. »

Virvouchier

Un emprunt, une fois encore, à Fabien Ribéry

« Dans *Théorie de la démarche* [1833], Balzac écrit : '*Virvoucher* exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner ; *virvoucher*, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but ; c'est imiter les mouches. »

Tellement le sentiment, parfois, de *virvoucher*.

Relevés

« Très minimales épidermures au deuxième plat du t.1, un coin frotté.

→ merveilles du vocabulaire et des tournures des catalogues de livres anciens.

Autres exemples un peu plus loin dans le même catalogue :

« petites fentes aux mors, dos légèrement passé »

ou bien encore « Quelques piqûres, pâle mouillure sur quelques feuillets »

épidermures, piqures, mouillure, fente...

En continuant à feuilleter le catalogue, je trouve encore « Coiffe supérieure et nerfs frottés » ou

« mors légèrement frottés et fendillés »

Yeats

Arfuyen publie un Yeats dans sa belle collection « Ainsi parlait... » J'ai noté cela en particulier :

« Tous les sons, toutes les couleurs, toutes les formes, en raison soit de leurs énergies prédéterminées soit d'une association récurrente, évoquent des émotions indéfinissables et pourtant précises, ou, comme je préfère le penser, convoquent parmi nous certaines puissances désincarnées, dont les pas sur nos cœurs sont par nous nommés : émotions. (*Ainsi parlait W.B. Yeats*, Arfuyen, 2021, p. 51

Dans la même page : « Nos petits souvenirs ne sont qu'une part de quelque grande mémoire qui renouvelle le monde et les pensées des hommes d'âge en âge et nos pensées ne sont nullement, comme nous l'imaginons, la mer, mais de simples écumes sur la mer. »

Plus haut dans le livre que je feuillette : « je vois ma vie dérivant comme un fleuve / Suivant le branle universel ; j'ai été beaucoup de choses : / une goutte verte dans la houle, une lueur / Sur une épée, un sapin sur une colline, / Un vieil esclave peinant sur sa lourde meule, / Un roi assis sur un trône en or - / Toutes ces choses furent merveilleuses et grandioses ; / Mais maintenant, sachant tout, je suis devenu : rien. » (p. 29)

Le mauvais lecteur

J'ai acheté le livre de Maxime Decout, *Éloge du mauvais lecteur* que je lis en parallèle avec *Pourquoi lire*, que m'ont envoyé, à ma demande, les éditions Premier Parallèle. Cela démarre fort sur ce que font aux lecteurs les livres avec l'évocation de la vague de suicides provoquée par la publication des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe : « Face à l'ampleur du phénomène, le livre est interdit dans plusieurs villes européennes. Cette contagion donnera son nom au suicide mimétique, que le sociologue américain David Phillips baptise *l'effet Werther*. » (p. 8). Voici, établi pour des années, le prototype de la mauvaise lecture. « La lecture à la Don Quichotte, par empathie et identification, sans prise de recul ni lucidité. Seulement, avec Werther, cette influence délétère du livre sur son mauvais lecteur n'est plus une fiction : elle est devenue une réalité. »

Première clé : « Les lecteurs de Werther poussés au suicide, le baron de Charlus dénaturant les vers de Musset : nous tenons avec eux des spécimens de mauvais lecteur tout à fait révélateurs. Or on voit tout de suite qu'ils ne le sont pas parce qu'ils se méprennent sur le sens du texte ou

font des contresens. Ils le sont parce qu'ils lisent à l'encontre de ce que le texte prévoit et en donnant à leur subjectivité une place prédominante. » (p. 9)

À méditer ce *ils lisent à l'encontre de ce que le texte prévoit*, en ayant en tête ce que disait Antoine Emaz, que le lecteur a tous les droits. Affaire à suivre à n'en pas douter.

Maxime Decout fait incidemment remarquer que le mot lecture désigne aussi bien l'acte concret de lire que l'interprétation du texte. Autre constat, « la théorie littéraire a plutôt eu tendance à éviter ce terrain – il faut dire qu'il est glissant, pour ne pas dire miné. Nous disposons toutefois d'assez de recul sur la bonne lecture pour envisager aujourd'hui les richesses cachées et déroutantes de la mauvaise lecture. » (p. 10)

Et pour cela l'auteur du livre invite à se demander ce que « le lecteur *fait* ou *peut faire* du texte, plus que ce qu'il *doit* en faire. » (p. 11)

Et pour nous mettre l'eau à la bouche, il ajoute que « la mauvaise lecture, qui ne se soumet pas aux usages prescrits, est tout sauf passive ; elle s'invente de mille manières, elle manœuvre, s'approprie et s'affranchit. »

Ce n'est pas une lecture ratée, c'est une lecture « dont les forces créatrices sont souvent sous-estimées ». Il y a comme création d'un texte fantôme, qui est comme une possibilité non réalisée du texte : « Selon les types de mauvaise lecture, vous observerez comment ces spectres, cachés à la vue de tous, hantent le mauvais lecteur et comment celui-ci s'y prend pour les faire naître selon qu'il cultive une lecture passionnelle ou détachée, qu'il soit rongé par la peur ou l'envie, captif de préjugés ou délesté de tout tabou. Cet arsenal de pulsions est le seul à autoriser le surgissement de textes fantômes de cette nature. Vous verrez ainsi à la fois comment le texte affecte le mauvais lecteur et comment le mauvais lecteur affecte lui-même le texte. » (p. 12-12)

Culture sur brûlis

Dans le livre d'Anna Tsing, *Frictions*, des pages somptueuses évoquent les cultures sur brûlis dans la forêt indonésienne chez les Meratus. « Pour ceux d'entre nous qui sommes davantage habitués aux systèmes agricoles constitués d'une culture unique alignée en rangs serrés, le brûlis est, dans sa diversité, un pays des merveilles. » A première vue et à vue aussi il s'agit d'une parfaite pagaïe où tout est mélangé : « On peut y trouver des arbres de la forêt, qui ont été conservés lorsqu'on a coupé les autres pour faire un champ : arbres fruitiers, arbres à miel, palmiers à sucre. Des troncs tombés et des souches, parfois re-bourgeonnant, jonchent le sol. Entre eux poussent une diversité exubérante de plantes : non seulement des céréales, comme le riz, le maïs, le millet et les larmes de Job, mais aussi des racines comestibles comme le taro, le manioc ou la patate douce, ainsi que des pois rampant sur les souches, des buissons d'aubergines d'un mètre cinquante de haut, des bouquets compacts de canne à sucre, des courges disséminées, des bananiers dégingandés et des arbres à papayes, du gingembre et du basilic, ainsi que des plantes médicinales, etc., etc. » (p. 306)

→ Lisant ce livre je suis partagée entre la pertinence de mon choix d'un fichier pour liseuse et les inconvénients de ce choix quand on s'affronte à un très gros livre (plus de 500 pages), difficile de surcroît, qui emprunte des chemins très variés. J'ai parfois l'impression d'être au cœur de la forêt en Indonésie et de n'avoir pas les outils (qui serait ici le livre dans sa matérialité, ses chapitres dans lesquels naviguer, etc.). Je ne sais pas où j'en suis, mais j'avance et je me dis que je pourrais ensuite relire tel ou tel passage que j'aurais quasi toujours à portée de main, puisque cela c'est un des grands avantages de la liseuse.

Cette diversité somptueuse

Elle l'évoque plus avant encore Anna Tsing, la diversité de ce que les Meratus cultivent ou laissent pousser sur brûlis : « Des niches spatiales sont créées aussi bien que des niches temporelles. Les pois sont plantés autour d'une souche pour aider au développement des lambrusques. Les larmes de Job forment une ligne de démarcation entre deux champs. Presque tous les légumes répondent bien au fait d'être plantés dans les amas de cendres dus à la combustion secondaire des déchets empilés ; c'est un privilège que ne possède pas le riz, dont les rangées vertes recouvrent le champ. Certaines plantes, comme la crête de coq (célosie) et le basilic, viennent ajouter de la couleur et des parfums à ce manteau. Dans le même temps, les plantes s'auto-ensemencant et celles propres à la forêt qui repousse sont encouragées à fournir plus de diversité aux légumes et aux plantes médicinales cultivés sur brûlis. » (p. 308)

Mais noter aussi avec elle : « La diversité des légumes poussant sur brûlis nous rappelle aussi l'entremêlement inextricable de l'esthétique et de la survie. Les Meratus font pousser beaucoup d'espèces différentes parce qu'ils apprécient telle ou telle variété pour ses qualités gustatives, pour la sociabilité qu'elle permet, pour son exubérance manifeste, et parce qu'elle augmente les chances d'une récolte abondante. La diversité des cultures protège contre les mauvaises récoltes dues aux parasites, au climat ou aux conditions du sol. La diversité invite à emprunter et à offrir des échantillons, des semences et des boutures, et elle lie les fermiers dans un grand réseau social, proche et éloigné. »

Viennent ensuite dans le livre des listes extraordinaires de poissons qui ne sont pas sans faire penser à celles que dresse Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers* !

Le fossé

A. Tsing en vient ensuite à développer un concept passionnant, celui du fossé. Il s'agit de prendre en compte *les espèces non-humaines*. Et d'introduire donc cet outil conceptuel : « Nos catégories et nos discriminations produisent toujours des zones d'« ennui » et d'illisibilité ; les grands projets de catégorisation, y compris le développement et la conservation (aussi bien que les habitudes de lectures universitaires, quelles qu'elles soient), produisent de manière persistante de l'inintéressant, de l'invisibilité et, parfois, des zones d'illégitimité – que j'appelle des “fossés”. Il va s'agir de s'intéresser aux bêtes et aux fleurs pas uniquement comme symboles, mais comme *à des cohabitantes et des collaboratrices*. » (p. 327)

→ le fossé, la marge aussi, ce qui n'est pas dans la focale principale. Une fois de plus.

Méthode

« Une manière de s'intéresser plus finement aux interactions entre espèces humaines et non-humaines est de prendre le paysage comme objet d'analyse. » A condition d'entendre paysage comme *la configuration d'humains et de non-humains dans un territoire*. « Un paysage, dit encore Anna Tsing, est à la fois “social” (créé en relation à des projets humains) et “naturel” (hors du contrôle humain ; peuplé d'espèces non humaines). L'importance que je donne au paysage social-naturel fait toute la différence entre mon analyse et celle de chercheurs qui parlent aussi de “paysage”, mais pour faire référence soit à des conventions esthétiques, étudiées à l'écart de tout terrain particulier, soit à de purs arrangements physiques de choses, étudiées sans que l'on prête attention aux programmes sociaux et culturels. » Et dans le livre il va donc s'agir de s'intéresser « à un paysage social-naturel particulier : les montagnes centrales meratus que l'auteur a appris à connaître dans les années 1980 et 1990. (pp. 330-331).

→ je suis sans doute le parangon de la mauvaise lectrice dans un des éclairages de Maxime Decout, dans l'usage à la fois sporadique et fragmentaire que je fais de ce livre d'Anna Tsing.

Mais j'ai l'idée tout de même que par étapes en mauvaise lecture j'arriverai peut-être à une moins mauvaise lecture et à faire passer quelque chose de ce livre aux lecteurs du [Flotoir](#). Maxime Decout : « La mauvaise lecture est-elle profitable au-delà du seul plaisir qu'elle prodigue – assez unique en son genre, il faut bien le dire ? Et pour qui est-elle profitable ? Le texte, le lecteur, la littérature ? »

Pourquoi lire ?

« Le trait distinctif du paysage des montagnes centrales meratus a été le brouillage des notions de zones de subsistance et de zones de protection de la forêt. La forêt était un espace social et productif autant qu'un lieu de diversité des espèces. Ce paysage embrouillé n'est pas non plus un site de pénurie : il regorge de moyens de subsistance et d'espèces. » (p. 332)

→ Pourquoi lire ce livre d'Anna Tsing, qui semble si loin de la littérature et de la poésie ?

Pour tant de raisons ! : préoccupations écologiques de plus en plus centrales, bien sûr – l'origine de cette lecture, le livre m'ayant été en quelque sorte « proposé » par une émission où intervenait Nastassja Martin, elle-même sujet de nombreuses discussions avec Mireille Gansel – Pour les méthodes aussi ! Ce livre est assez exemplaire d'un cheminement méthodologique avec une démarche qui en dépasse très largement le cadre et peut être inspirante pour l'écriture, pour la lecture, pour la composition d'un livre, pour la tenue d'une vie. C'est exactement la même chose quand je lis ou écoute ces commentaires de la bible hébraïque qui peuvent paraître complètement abscons à de non-initiés, mais qui regorgent de trésors et de découvertes dans toutes sortes de champs, ceux qui sont au centre de mon travail (qui est une recherche).

Buée et enfants autistes

Une correspondante, qui préfère rester dans l'ombre, réagit à un récent [Flotoir](#) où je citais la traduction par Delphine Horvilleur du fameux passage de L'Écclésiaste :

« *Buée, tout n'est que buée.* Il vous plaira d'apprendre peut-être que tout récemment, une personne qui travaille avec des enfants autistes disait que faire de la buée sur une vitre avec leur souffle était pour ces enfants une expérience essentielle, apaisante, où ils prenaient conscience de leur être. Buée, certes, mais buée tout de même ! »

Garouste, Kafka, Ouaknin

Très belle [émission](#) de « L'art et la matière » de France Culture, autour d'une exposition de Gérard Garouste. « Si on pouvait soulever la peinture, briser la croûte, dénouer les images, on découvrirait, peut-être, le labyrinthe philosophique qui les a inspirés. Fruit de son engouement ancien pour les textes, et d'une très longue et profonde conversation avec le philosophe, poète et théologien Marc-Alain Ouaknin sur le Talmud ce texte fondamental de la religion juive, fruit aussi, de la relation inattendue pour les profanes, comme moi, qu'il établit entre la Kabbale et l'œuvre de Kafka. »

Importance en particulier de la notion d'*Altnenkunst*, un art qui englobe aussi bien l'ancien (*Alt*) que le nouveau (*Neu*), le passé que le futur.

La leçon de la nature

La leçon de la nature, que je suis aussi bien dans le livre *La Peau de l'arbre* de Catherine Lenne, que dans *Friction* d'Anna L. Tsing et telle que l'énonce, ici, Fabien Ribéry, [à propos d'un livre](#) d'Elie Monferrier : « Nous mourons de la normopathie, et de l'emprisonnement médiatico-politique, mais la nature, qu'elle soit de l'ordre de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit, sait nous

rappeler le ridicule de nos illusions de domination. »

Handke

« Écrire voudrait dire : se frayer quotidiennement un chemin vers les angles étincelants de la vie. »
Peter Handke, cité par Laurent Margantin

Les détails qui percent le présent

« Les détails qui percent le présent et laissent entrevoir le passé long qui le hante »
Antoine Bertot dans une [note de lecture](#) pour *Café Neon* de Jean-Christophe Bailly. (*Café Neon et autres îles. Chemins grecs*, Arléa)

L'esprit du débutant

Essayer de garder cette fraîcheur-là, dans quelque domaine que ce soit : « L'esprit du débutant contient beaucoup de possibilités, mais celui de l'expert en contient peu. » (Shunryu Suzuki).

Fabien Ribery

Oui insistance, car si souvent, une sorte de communion de pensée avec lui. Je note ainsi aujourd'hui, dans la [recension](#) d'un livre du peintre Jean-Baptiste Née : « Cette manière d'indistinction entre ce qui est soi et ce qui est extérieur peut être désignée comme taoïste, soit le chemin de la non-contradiction, l'unité des mouvements antagonistes dans un dépassement de la dualité.

Être à l'unisson des forces en présence, géologiques, climatiques, physiques.

S'aventurer, se perdre, devenir le paysage que l'on a respiré, enduré, soufflé.

Par le geste pictural, atteindre la densité du lieu, son champ énergétique.

Et cela peut-être surtout "Humblement, mais non sans ambition" ».

Éradication

Laurent Margantin ; « L'homme du XXIème siècle : expert en éradication. Se sert le plus souvent d'un langage administratif pour parvenir à ses fins. » Recoupe tellement les propos d'Anna Tsing dans *Friction*. L'expert et l'administrateur font souvent des ravages. Par orgueil.

Les Carnets de Pierre Bergounioux

Me voilà bien embarrassée. J'ai demandé le livre à Verdier qui a eu la gentillesse de me l'envoyer. Mais, mais... au bout de 139 pages déjà lues (sur plus de 900, papier bible) mes impressions sont pour le moins contradictoires. Pourquoi suis-je fascinée, pourquoi est-ce que je vole de date en date, alors même que le contenu de chaque note me laisse complètement désemparée par ce qui me semble sa pauvreté ? Que faire de ses inlassables répétitions des états physiques dus à l'insuffisance cardiaque, de l'horaire précis des rames de RER et de tous les contretemps qui les affectent, des lectures qui sont juste énoncées, très rarement commentées et à mille lieux de mes centres d'intérêt pourtant multiples, de ces recherches de bouts de ferraille dans les casses corréziennes, des histoires de famille (même si l'un des fils a complètement disparu des notes, j'ai dû manquer un épisode... Jean aurait-il demandé à ne plus figurer dans les notes publiées ? En fait j'ai sauté un des tomes, le n° 4, ce qui explique peut-être cela). J'ai voulu vérifier l'âge de Pierre Bergounioux et j'ai été stupéfaite de voir que je lisais quelqu'un qui a un petit mois de différence avec moi. Je pensais l'écart bien plus grand ! J'ai tellement aimé les Carnets, les trois premiers tomes lus en tous cas, je me rappelle en avoir discuté la pertinence avec de fins connaisseurs de

l'œuvre littéraire de Pierre Bergounioux qui *a contrario* m'a toujours laissée un peu de marbre. J'ai glané pour mon projet « Lire le ciel » quelques très belles citations sur les nuages. Ce sont sans doute les annotations d'observation qui me retiennent le plus. Sentiment de tristesse et pourtant aucune envie d'arrêter la lecture. Paradoxe.

Ajout postérieur : relisant notes et citations de et autour de ce livre, j'entends soudain la voix de Pierre Bergounioux, pas sa voix réelle que je n'ai que très peu entendue et jamais lisant, toujours commentant, dans les très nombreuses émissions auxquelles il est invité. Non la voix de son écriture et j'ai été saisie par sa singularité et sa force, au milieu des autres écritures. Cela pourrait être un commencement de réponse à la question, Pourquoi lire ces Carnets, avoir tout lu sauf le tome IC, soit près de 4000 pages ?

Bergounioux, extraction

Je reprends son terme. Il lit et il *extrait*.

Alors extrayons (je trouve ça un peu âpre comme mot, un peu violent, je préfère *collecter*, comme le botaniste). Ce qui me fait penser à ce compositeur audio naturaliste [Fernand Deroussen](#), qui dit ne pas aimer, pour les mêmes raisons, le terme de *chasseur* de son.

« L'âge adulte ne sert qu'à remédier aux carences et aux pertes de l'enfance. » (p. 8)

« Tout le passé demeure présent dans la frange mince, mouvante, passagère, précaire des vivants. » (p. 79) écrit Bergounioux qui notait un peu plus haut que les vivants lui « font l'effet de figurants, d'ombres qui passent, les morts seuls réels, vivants éternels. »

Retours d'échos

Une très belle réponse de Daniel Payot à Isabelle Howald lors d'un [entretien](#) autour de son livre *Retours d'écho* : « Le “possible” est en effet une dimension à laquelle je crois que nous aurions bien tort de renoncer. J'aime bien l'image, présente chez Walter Benjamin ou, plus récemment, chez Didi-Huberman ou chez Alexander Kluge, de la pensée, de l'art et de l'écriture comme fouilles archéologiques. On est dans un réel qui de plusieurs manières convergentes est opprimant, trop plein, trop compact, trop unidimensionnel, et qui est le site unique de nos existences : nous n'en avons pas d'autre. Ce serait désespérant, si nous n'avions pas le recours du creusement. Nous pouvons ouvrir ce réel, pratiquer en lui des trous, des excavations, des galeries et découvrir ce qui se tenait caché, recouvert, sous les sédiments. Ce travail d'exhumation avait chez Benjamin, et il continue d'avoir chez les autres auteurs cités, une connotation politique. Ce sont des paroles tues, des désirs opprimés, des existences dominées, des vies de vaincus qu'il est possible d'exhumer, comme pour donner enfin la parole à celles et ceux que l'histoire avait condamné-e-s au silence. Dans les failles dorment des pépites d'espérance. Quelles que soient les matières et les méthodes, les expériences artistiques, poétiques, historiques ou philosophiques peuvent trouver leur motivation dans la beauté et la justice d'un geste qui est celui d'une certaine lecture de la réalité : plutôt que de la laisser être ce qu'elle est, aller chercher en elle ce qu'elle s'ingéniait à dissimuler. »

Pourquoi lire ?

Question certes ressassée mais néanmoins question à poser et reposer, sans cesse, tant elle est essentielle à mes yeux. Ce livre proposé par les éditions Dernier Parallèle, *Pourquoi lire, 13 bonnes raisons au moins* assemble treize textes. Ils sont treize écrivains, romanciers, philosophes, sociologues, essayistes à tenter de scruter les raisons de lire. L'ouvrage reprend un projet allemand conduit pour les éditions Suhrkamp ce qui explique la présence de dix auteurs allemands, choisis parmi les vingt-quatre auteurs interrogés par les éditeurs de la maison allemande. La collection a

été complétée par trois auteurs français publiés par les éditions Premier Parallèle, Annie Ernaux, Philippe Garnier et Frédéric Joly : « Le geste d'ouvrir un livre semble relever d'une aventure inépuisable, profondément singulière » écrit Katharina Raabe dans l'ouverture du livre. Deux adjectifs à relever ici, *inépuisable* et *singulière*. On n'en a jamais fini avec le livre et j'espère lire jusqu'à la fin, d'autant que ce n'est pas une évidence, ce ne fut pas donné à ma mère atteinte très jeune d'une dégénérescence maculaire qui l'a privée de lecture, base de son équilibre, ce ne sera pas le cas de cette voisine frappée d'une maladie vasculaire qui l'a rendue quasi aveugle en une semaine de temps. Aventure inépuisable, sans cesse reprise, geste presque aussi quotidien et essentiel que de se nourrir. Pas pour tous certes, alors que tous doivent absorber des aliments pour survivre. Mais pour certains d'entre nous, c'est une question de survie, cette autre nourriture, celle que nous apporte la lecture. Aventure *singulière*, aussi, j'espère que cela sera perceptible dans ce livre qui naît en ce moment autour de la lecture, avec de multiples voies et voix.

Les clés

Le livre *Pourquoi lire* donne donc à son lecteur accès à une *bibliothèque aux portes dérobées*. Propos de l'éditrice : « En nous juchant sur les larges épaules de Suhrkamp, nous nous offrons le luxe de mettre à disposition les clefs des bibliothèques d'auteurs que nous admirons et dont nous pensons qu'ils comptent – eux-mêmes offrant, dans ces pages, d'autres clefs, vers d'autres cabinets de lecture, lesquels à leur tour, etc. » (p. 9) et un peu plus loin : « C'est toujours sur un terrain mouvant, espiègle, (...) que lecteurs et lectrices, absorbés dans leur livre, se retrouvent seuls par milliers. »

Lire, ne pas lire

Annie Ernaux ouvre le bal avec une remarque, cruciale, de son père : « Les livres, c'est bon pour toi. Moi j'en ai pas besoin pour vivre. ». Que je peux rapprocher de cette remarque de la mère de Joëlle Léandre, la contrebassiste, quand sa toute petite fille lui dit vouloir faire de la musique : « pas pour nous ».

Comme un gouffre de questions qui s'ouvre sous les pieds. « Je mesure, écrit-elle, le gouffre entre tout ce que la lecture a signifié, continue de signifier pour moi, et l'insignifiance, voire la nullité de celle-ci dans d'autres vies. Je ne peux pas me mettre à la place d'une non-lectrice. » (p. 13). C'est pourtant ce que je pourrais tenter de faire dans ce livre que j'ai en vue et dont le projet ne cesse de grandir : interroger quelques non-lecteurs. Comment vit-on sans lire ? Pourquoi ne pas lire ? Envers de la question du livre.

Injoignable, ailleurs, mais relié

Le titre du texte d'Annie Ernaux est : « Séparer, relier ». Tout lire semble basé sur une aporie : *seul par milliers* comme dit l'éditrice de l'ouvrage. « Lire, c'est être momentanément séparé de soi et laisser un être de fiction ou le "je" de l'écrivain, occuper complètement notre espace intérieur ».

→ Je ne suis pas sûre d'être d'accord avec cette assertion. Je ne me sens pas séparée de moi quand je lis. J'ai souvent au contraire le sentiment, prenant un livre après avoir lu un journal, un texte sur écran, de rentrer chez moi, comme si le livre matériel était un abri, une maison, ma vraie maison. « Lire rapproche des autres, place dans la tête du criminel Raskolnikoff, du transfuge de classe Martin Eden, dans les pensées de Mrs Dalloway marchant dans Londres. Lire ouvre la sensibilité à ce que vivent les gens. A ce qu'ils ont connu, subi. »

→ Si souvent cette impression d'en apprendre et comprendre dix fois plus dans un livre que via

nombre de reportages. Lire le récit singulier d'une vie et non pas des généralités sur l'exil, la fin de vie, la création artistique, etc. « Dès l'enfance, dit encore Annie Ernaux, j'ai appris l'existence des camps nazis, mais ce sont les livres de Primo Levi, de Robert Antelme, plus tard d'Imre Kertész qui m'ont rendu sensible, réel, l'impensable. » (p. 17)

Ou lire et lier ! « Lire agrandit les capacités de compréhension du monde, de sa diversité et de sa complexité ». C'est sans doute pour cela que les grands lecteurs seraient plus difficilement intolérants ? Ce serait passionnant de faire une enquête sur le sujet.

Oui la lecture « est l'acte culturel le plus libre qui soit ». Toute l'histoire de cette année de pandémie en témoigne. Passé l'épisode des librairies et bibliothèques fermées, mais n'a-t-on pas des livres chez soi aussi, parfois par centaines ou milliers pour certains ? Pour lire un livre, je ne dépends de personne, je n'ai pas besoin d'électricité, de « réseau ». Je suis insensible aux restrictions en tous genres. La lectrice n'a pas besoin de lectrice. Et le rapport que je noue avec le livre « est de nature très intime. (...) Lire est une expérience qui engage invisiblement la totalité de l'être : tous les sens sont convoqués par l'imagination. » (p. 18)

La voix du livre

« Et, poursuit encore Annie Ernaux, il y a ce qui reste indéfinissable, la *voix du livre* (...), voix dont le timbre, la cœur, la douceur ou la violence subsistent dans la mémoire. »

La facilité d'usage

Pourquoi le livre semble irremplaçable, s'interroge Annie Ernaux : « d'abord, pour sa facilité d'usage, sa plasticité : on peut le feuilleter, commencer à lire au début, n'importe où, on peut courir dans le texte ». Et c'est là pour moi une des plus importantes pierres d'achoppement en ce qui concerne la liseuse électronique. Je la pratique intensément, mais je trouve que la « navigation » dans le livre est terriblement gênée par l'appareil. On ne sait pas où on en est, on ne peut pas jeter facilement un œil à la table des matières pour se repérer, pas d'épaisseur matérielle du livre, 100 pages ou 500, bien sûr des artifices permettent de l'évaluer, mais voir qu'on en est à 25% de la lecture, n'est-ce pas une notion presque dégradante, mercantile, alors que sentir dans ses mains le poids du lu, le poids du à lire encore, c'est tout autre chose.

Écrire pour être lue par ceux qui ne lisent pas

Très belle question que se pose Annie Ernaux à la fin de son texte : « Je me demande si na finalité profonde, ou le ressort, de mon écriture n'est pas d'être lue par ceux qui, d'habitude, ne lisent pas. »

→ n'est-ce pas aussi la visée profonde de tout ce que je fais, lire, écrire, transcrire. Sentiment d'un trésor ignoré, accessible, qui serait à partager.

L'égaré immobile

Très belle formule aussi de l'auteur du deuxième texte du livre, Philippe Garnier : « A la fin de mon enfance, la bibliothèque s'est chargée d'une promesse : l'égaré immobile ». Et pour lui cette curieuse expérience, à partir de la bibliothèque : « Il suffisait de m'y adosser, les mains dans les poches, pour ressentir l'infusion lente de dizaines de milliers de pages. Cette traversée statique m'occupait pendant des heures. Parfois je lisais, parfois non. » (p. 21)

→ Qu'en est-il de la présence des livres non seulement dans notre for intérieur mais dans notre espace domestique, celui où nous vivons. Je ressens toujours quelque chose comme un vide terrible dans les lieux de vie où il n'y a pas de bibliothèques, même une toute petite, pas un livre,

cela a quelque chose de terrible pour moi. Mais à l'inverse, que penser de la bibliothèque que l'on voit Umberto Eco sillonner, de couloirs en couloirs, tous tapis de livres, livres tapis dans l'ombre ? Et la nuit, quand on se lève et se promène un peu chez soi, dérange-t-on les livres ? Se parlent-ils ? Doit-on faire attention aux voisinages sur les rayonnages ?

La splendide monotonie

Je relève aussi cela qui peut répondre à ma question concernant le Carnet de Bergounioux : « Une signification qui n'en finit pas de s'écouler atteint parfois à la splendide monotonie de la rumeur du vent et des vagues. » (p. 24)

Je me souviens

Faire une liste de librairies ou bibliothèques pour le projet autour de lire.

Voix du livre

Annie Ernaux parle de la *voix du livre*. Est-ce que j'entends quelque chose quand je lis ? Est-ce que je perçois cette voix, singulière à chaque fois. Et est-ce que je ne l'entends pas mieux quand j'ai entendu l'auteur lire. Cela n'a-t-il pas parfois aidé à la lecture de poésie, que d'avoir entendu l'auteur lire (une seule fois suffit). Les livres les plus forts, les plus puissants ne sont-ils pas ceux où cette voix, qui n'est pas que la voix de l'auteur, est sensible, perceptible ? Et plus largement, entend-on quand on lit ? Entend-on par exemple les bruits d'une scène de rue, d'une promenade en forêt. Ici surgit, puissant, le souvenir tant de fois évoqué de cette scène où l'écrivain allemand A. Stifter évoque les conséquences, sur la forêt, d'une neige verglaçante, les explosions partout des branches qui cassent net sous le poids de la glace, la claire perception du danger qu'il y aurait alors à s'aventurer sous les arbres alors que sa route passe obligatoirement par là. Magistrale réponse à ma question : oui, parfois, on peut entendre intérieurement en lisant.

Dans la peau d'un arbre

J'ouvre *Dans la peau d'un arbre*, un gros et très beau livre édité par Belin, signé Catherine Lenne, enseignante-chercheuse en biologie végétale. J'ai été attirée vers ce livre par une émission de la Tête au carré. Dans sa préface, Francis Hallé souligne « la lourde responsabilité d'Aristote dans le fait que tant de nos contemporains s'intéressent beaucoup aux animaux et peu aux plantes ». → Je souscris totalement à cette idée, mais remarque une très légère évolution. Par exemple via les documentaires mis à disposition à la télévision : les sempiternelles chasses et accouplements des grands animaux spectaculaires sont parfois remplacés par de bonnes observations des plantes, des fleurs, des arbres. Cela flatte moins le besoin de frisson et de sensationnel, sans doute, mais j'y vois surtout un manque d'imagination et d'éducation. Car bien des choses que l'on découvre petit à petit sur les végétaux sont totalement stupéfiantes. On se souvient des livres de Jean-Marie Pelt et l'on sait le succès de ceux, plus récents, d'un Peter Wohlleben.

Quelques découvertes, en vrac

Notamment de vocabulaire, ce qui n'est pas un des moindres plaisirs de ce type de lecture et là je rejoins Jean-Pascal Dubost, qui régale son lecteur en ce moment avec la première partie de son nouveau livre, *Assemblages et ripopées*, qui évoque le monde du vin. On ne se doute pas des ressources en vocabulaire de l'œnologie !

Palmiers et bambous ne sont pas des arbres ! Ce sont des herbes sans bois. (p. 26)

La *cépée*, un arbre au troncs multiples.

Basitonie : développement préférentiel des branches du bas.

Pourquoi lire, Jürgen Habermas

Retour au livre *Pourquoi lire*, avec le texte d'Habermas qui expose deux révolutions : « deux révolutions technologiques ont succédé à la mise en écrit du mot parlé. Avec l'introduction des presses mécaniques d'imprimerie, les signes alphabétiques se sont détachés du parchemin sur lequel on écrivait à la main ; et, avec la numérisation électronique, ce sont les signes codés binaires qui se détachent désormais du papier imprimé. À la faveur de ces deux innovations pour le moins lourdes de conséquences sur l'évolution de la société, les flux de communication de notre très volubile espèce se sont, et de façon proprement inouïe, diffusés et mis en réseaux : spatialement, à l'échelle de la planète entière, et temporellement – de manière rétrospective –, à travers toutes les époques de l'histoire universelle. Avec ce décroisement global dans l'espace comme dans le temps, ces flux se sont à la fois *accélérés* et *densifiés*, *différenciés* et *multipliés* selon leurs fonctions et leurs contenus et universalisés bien au-delà des limites spécifiques aux couches sociales initialement concernées.

Les presses de Gutenberg avaient fait de tous des lecteurs potentiels, des lecteurs qui allaient apprendre à écrire au fil des siècles suivants (...) Mais seule la révolution numérique a fait aussi de tous, d'une certaine manière, des *auteurs potentiels*. » (p. 41-42)

La tâche de l'écrivain selon lui : « *attraper dans les filets du langage* une expérience extraordinaire, qui se dérobe aux concepts et aux mots que nous sommes habitués à manier (...) une expérience de ce type, qui est donnée dans une sorte d'immédiateté holiste, se dérobe à la mise en langage (...) le travail poétique consiste précisément en des actes de mises en langage, en l'effort d'élever au-dessus du seuil de l'articulation linguistique un vécu présent, inexprimé sur le mode performatif et jugé important et, ce faisant, de faire de ce vécu un objet de remémoration. » (p. 53).

L'objet propre de la littérature

« Alors que le travail philosophique se porte sur la reconstruction rationnelle d'un universel par excellence – comme l'aptitude à la perception, au langage ou à l'action –, la littérature, elle, vise à faire prendre conscience d'une expérience particulière qui doit ses traits spécifiques, et même impossibles à confondre avec d'autres, à l'enchâssement dans un contexte dense relevant du monde vécu. La littérature ne vise pas à donner expression dans ses contenus propositionnels à ce qui est su intuitivement et toujours déjà connu, ni à *étendre* ainsi nos connaissances ; elle offre plutôt une représentation au contenu d'une expérience préprédicative, mais susceptible d'être datée, et cela sans entamer la concrétion que cette expérience doit à la force d'évocation véritablement auratique de son entrelacement performatif de résonances, d'émotions, d'impulsions et de positionnements chaque fois bien particuliers. Il ne s'agit pas ici d'élargir des connaissances, mais de rendre présente une expérience qui revêt des contours objectifs et qui est donc susceptible d'être reproduite. Au contraire de la raison analysante, la force poétique de la représentation littéraire ne *décompose* pas son objet sous des aspects universels : elle le *préserve* du caractère holiste de son enchâssement dans le monde vécu. L'objet propre de la littérature est ce qui se dérobe à la prise de la philosophie : c'est parce que la littérature élève au-dessus du seuil du langage des expériences préprédicatives à travers la perspective d'un participant et parce qu'elle porte à la conscience ces expériences que l'actualité de l'accomplissement même de la vie, chaque fois particulier et individué, demeure intacte. » (p. 55)

Quelques pans de ces expériences

Conclusion du texte de Habermas : « Pourquoi lire alors ? Pour saisir en tant que tels, au moins par intermittence, quelques pans de ces expériences prélangagières qui font toute notre vie intuitive et avec lesquelles nous cheminons dans l'existence, et pour nous regarder à travers elles droit dans les yeux. Que ces expériences soient belles ou effrayantes. » (p. 62)

Assemblages & ripopées

Oui vrai régal au sens propre du mot avec *Assemblages & Ripopées* de Jean-Pascal Dubost. Tout un art poétique qui est aussi œnologique, les mots du vin, de la cave, de la vigne, de la bouteille, un breuvage délectable coupé de vieux français et de termes techniques. A la régalade. Régal, même pour les abstèmes.

Il évoque bellement la « polyphonie citationnelle » (ce qui ne peut que m'être cher !) de toujours lire, de lire sans trêve, de s'enlivrer sans cesse de poèmes. Il se comporte bien en logophile et logophage en arpentages de vins, de domaine en domaine (comme il le fait dans son œuvre, de domaine de vie et non plus de vin en domaine !) ; *tonnerre de ma doué benniget*.

Belle citation de Leuwers : « La poésie aspire assurément à échapper à une superbe qui l'accable. » (p. 43). Quant à la ripopée (ri)bote et (é)popée, elle procède par « amellées de choses estranges, et d'emprunts et de calques et de métissages. ». Alors tant pis pour les abstèmes hydrotopes alors que « le vin est écriture des mystères terrestres. ». (Peut-être peuvent-ils boire du jus de bouleau ?).

Méristème

« Chez les plantes terrestres, un méristème (du grec *μεριστός*, *meristos*, “divisé”) est une zone de division cellulaire, à l'origine d'organes et/ou de tissus végétaux (ce n'est pas un tissu car formé de cellules indifférenciées). Les cellules méristématiques indifférenciées se divisent (mitoses) puis se différencient en acquérant une structure et une fonction. On distingue habituellement les méristèmes primaires qui assurent la croissance de la plante en longueur au niveau de la tige, des feuilles et des racines, et les méristèmes secondaires, responsables de la croissance en épaisseur de certains organes (dits à croissance secondaire) chez certaines plantes (le tronc des arbres par exemple). Chez les végétaux, les méristèmes permettent une croissance infinie. » (Wikipédia)
Ils sont la protection contre les mutations, la dormance dans les endroits à saisons marquées et la résistance aux agresseurs.

Petit calendrier

-4,6 Milliards (Ga), la terre

-4 Ga, la vie

-3,8, la photosynthèse, cyanobactéries, algues unicellulaires, 1^{er} vrai végétal

-1,2 Ga, une cellule non verte avala sans la digérer un de ces petites bactéries vertes qui devint son esclave et sa machine à photosynthèse. (je me demande si c'est un lichen qui est ici décrit ?)

-470 millions, premières plantes terrestres rampantes

-395 millions, premier arbre

-220 millions, premier dinosaure

-140 millions, les plantes à fleurs

-125 millions, les premiers mammifères

-3 millions, l'homme

Combien d'arbres ?

Environ 60 000 espèces, appartenant à une dizaine de familles de plantes à fleurs, la biodiversité des arbres présente surtout sous les Tropiques : 200 à 300 espèces à l'hectare dans les forêts tropicales contre seulement 10 à 15 dans les forêts tempérées.

En France, 138 espèces d'arbres.

Nombre total d'arbres : 3.040 milliards soit 400 arbres pour un homme ! 1300 milliards dans la zone tropicale, 750 dans la zone boréale et une perte de la moitié de la couverture forestière depuis 12 000 ans.

Bergounioux, on the road again !

Il donne un entretien, en Corrèze, je relève : « Nouvelles considérations sur les diverses versions du monde, l'expression approchée de l'expérience que l'écrit, seul, peut procurer. Je commente pour finir la carte de l'endroit. Elle est noyée de vert – l'épais manteau de forêts, cousu, partout, du fil bleu des rivières et des ruisseaux. Tout est dit. » (p. 186)

Eh, oui, indéniable plaisir à le lire. Qu'il faudra bien s'expliquer, car quoi ? Répétitivité, plaintes, lectures qui sont à mille lieux de mes champs. Est-ce l'écriture ? La puissance d'évocation peut-être qui fait participer à la vie de quelqu'un qui pourtant ne m'est pas proche ?

De la dématérialisation de l'écrit

« Le corps matériel de la signification, l'encombrement de l'argile, des peaux, du papier auxquels elle a été inféodée des millénaires durant, et sa désincarnation. Je songe, mélancolique, qu'à peine les gens de ma sorte venaient d'accéder à la plénitude de l'imprimé qu'il a été frappé de péremption par le mouvement de l'histoire. »

→ mais on ose espérer que la DLC des livres en papier, des bons vieux volumes déjà parus, à paraître encore sans doute pendant un temps difficile à définir, court ou long, on n'en sait, sera très lointaine, aussi lointaine que les livres en question ne se décomposeront pas.

Comme un geai dans les buissons

« Chaque journée a filé comme un geai dans les buissons » : une citation des Vagues de Virginia Woolf proposée par Christine Jeanney qui est en train de traduire le livre. Tellement mieux que de dire que l'on est *débordée*.

Et c'est un paradoxe de ce temps comme arrêté de la crise actuelle, c'est qu'il n'a jamais semblé couler si vite dans le sablier.

Et c'est peut-être aussi un des aspects de la fascination du *Carnet de notes* de Pierre Bergounioux, cet enchaînement comme inexorable des jours, au fil des pages. Avec l'heure du lever, souvent une mention du temps qu'il fait, quelques occupations, les livres lus, les accès de tension, les crampes cardiaques, les activités de la merveilleuse Cathy, la vie de la maison, les coups de fil au frère, les visites du fils et des petites-filles, les entretiens et les contributions à droite et à gauche (France Culture beaucoup), les rames du RER et leurs pannes, etc.

Par terre

« Il préfère pencher la tête vers le sol, ne plus voir que ce qui jonche les trottoirs balayés par le vent et la pluie, et c'est alors un autre monde qui surgit, monde purement horizontal où l'on trouve des plumes d'oiseau, des feuilles d'arbre et quantité d'autres déchets végétaux, des dessins à la craie faits par des enfants, dessins à moitié effacés dont il faut essayer de recomposer la trame, des fleurs flétries et des fruits pourris tombés des arbres – tout ce que l'homme obnubilé par la vie commerciale verticale ne voit pas, tout ce qui gît à ses pieds, choses souvent informes.

Il passe ses journées à arpenter la tête penchée cet espace sans limites, et il aime plus que tout cette vie consacrée à ce qui est sans prix et sans valeur, il la chérit. » (Laurent Margantin)

P'tit Bonhomme de chemin

Hier surprise d'une [pleine page](#) dans *Libération*. J'avais bien préparé quelque chose avec Guillaume Lecaplain mais ne m'attendais pas à un article de cette ampleur. Grande joie, pour le livre et aussi pour la reconnaissance du travail de [Poeszibao](#).

À propos du livre, quelques mots de Siegfried Plümper-Hüttenbrink qui m'en avait déjà beaucoup parlé. Il m'écrit : « "J'espère que le livre est accessible ?" dites -vous. Il l'est d'autant qu'il livre l'accès à un autre livre qu'il tire de l'oubli et dont il porte l'empreinte en palimpseste. Un livre-fantôme, épuisé, dont on a perdu la trace, et qui vient hanter le vôtre, dont il est en quelque sorte le révélateur. »

Méthode

Un peu de mal à jongler, c'est presque de cela qu'il s'agit et il ne faut rien laisser tomber, avec toutes les lectures ouvertes et en cours, même si je suis pour l'heure accaparée par le *Carnet de notes 2016-2020* de Pierre Bergounioux. Il y a Senancour, il y a Marc Alain Ouaknin, il y a le séminaire d'Hélène Cixous, il y a le livre sur l'arbre de Catherine Lenne et *Assemblages et Ripopées* de Jean-Pascal Dubost, et tout ce qui tourne autour du « Voyage d'hiver », notamment l'excellent livre de Susan Youens. Il y a les deux livres autour de lire, *Pourquoi lire* et *Éloge du mauvais lecteur*. Alors selon la formule de Bergounioux, déjà rencontrée depuis les premières pages du premier carnet, il faut *extraire* les lectures.

Senancour donc

Dont j'ai lu déjà de nombreuses pages d'*Oberman* avec un grand plaisir. Ce jeune homme qui cherche ce dont il a besoin, la manière dont il veut vivre, qui passe des montagnes suisses à la forêt de Fontainebleau, en quête de solitude et de sa vérité.

« Lorsque Senancour publie *Oberman* en 1804, en pleine épopée impériale, il a conscience que l'histoire essentiellement intérieure qu'il relate ne sera lue que d'un petit nombre de privilégiés. La reconnaissance de son œuvre est en effet tardive et doit beaucoup aux articles et préfaces élogieux de Sainte-Beuve (1832-1833) et de George Sand (1833). Les romantiques font alors du personnage d'Oberman une figure du "mal du siècle", ayant connu comme eux les affres de la solitude, de l'ennui et du doute. (...) La vogue romantique est cependant de courte durée et l'œuvre tombe dans un silence qui n'est rompu que de loin en loin, jusqu'à sa reconnaissance définitive à la fin du XX^e siècle, grâce aux travaux de chercheurs tels que Marcel Raymond, Béatrice Didier ou Fabienne Bercegol. » ([source](#)). Et on sait aussi que Philippe Jaccottet a souvent fait référence à Senancour

« Jeune homme rebuté par la vie sociale et l'obligation de choisir un état, Oberman commence par chercher l'apaisement dans les montagnes suisses puis, de retour à Paris, dans ses lectures ou dans la solitude de la forêt de Fontainebleau. Une aventure sentimentale, dont il se détourne, ne parvient pas à chasser ses sombres pensées. Sa quête du lieu idéal le conduit à nouveau vers les Alpes où le village fictif d'Imenstrom semble répondre à sa volonté de vivre heureux et tranquille dans un domaine rustique et isolé. Cependant (...) l'ennui puis le désespoir reprennent Oberman et l'écriture lui apparaît alors comme le seul moyen de remplir le vide de son existence. (...) À la fois roman épistolaire, essai, journal intime, *Oberman* présente une écriture fragmentée dont la discontinuité est soulignée par l'emploi fréquent d'ellipses, de points de suspension et de ruptures

dans la temporalité. (...) L'œuvre, cependant, se rattache davantage au genre de la promenade rêverie, prisé des esprits du XVIIIe siècle et de Rousseau en particulier. La contemplation méditative de la nature, de ses montagnes et de ses cours d'eau, dont le flot ininterrompu semble une métaphore du temps qui passe, est le point de départ de la rêverie du personnage qui, à partir de ses sensations, transmises surtout par l'ouïe et la vue, s'élève à des réflexions esthétiques, philosophiques et morales sur la condition humaine. (...) Cette tension entre l'esthétique du XVIIIe siècle et celle du XIXe témoigne du contexte transitoire dans lequel l'œuvre a été publiée et semble justifier l'adjectif de préromantique qui lui est souvent attribué. »

Bon, cadre dressé, indispensable, maintenant la lecture ! « On verra dans ces lettres l'expression d'un homme qui sent, et non d'un homme qui travaille. »

« Ainsi dans chaque moment particulier de sa vie, ce qui importe surtout à l'homme, c'est d'être ce qu'il doit être. »

A son prétendu correspondant, Oberman, depuis les montagnes suisses, écrit : « Je ne saurais vous donner une idée juste de ce monde nouveau ; ni vous exprimer la permanence des monts, dans une langue des plaines. Les heures m'y semblaient à-la-fois et plus tranquilles et plus fécondes : et comme si le roulement des astres eût été ralenti dans le calme universel, je trouvais dans la lenteur et l'énergie de ma pensée, une succession que rien ne précipitait et qui pourtant devançait son cours habituel. »

Éloge du bouleau

« C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà et que depuis je ne rencontre jamais sans plaisir. J'aime le bouleau ; j'aime cette écorce blanche, lisse et crevassée ; cette tige agreste ; ces branches qui s'inclinent vers la terre ; la mobilité des feuilles. »

Je relève aussi ce passage aux accents pascaliens : « On ne saurait comprendre la nature, à la vue de ces astres immenses dans le ciel toujours le même. Il y a là une permanence qui nous confond : c'est pour l'homme une effrayante éternité. Tout passe ; l'homme passe ; et les mondes ne passent pas ? La pensée est dans un abîme entre les vicissitudes de la terre et les cieux immuables. »

Lecture à poursuivre, tranquillement.

Liseuse

J'aime avoir ainsi sur ma liseuse, si accueillante, des livres, des textes que je peux mettre de côté, puis reprendre, à peu près n'importe où ou quand, puisque je la transporte partout cette petite liseuse avec son contenu abondant et hétéroclite. Puisque mes faims et soifs ne sont pas toujours les mêmes, à tout moment.

Friction

Je continue donc ma lente traversée du livre d'Anna Tsing, *Friction*, « Friction : comment faire de l'ethnographie sans se plier aux règles de l'orthodoxie académique, sans théorie à vérifier, mais en fabulant, en rendant perceptibles des aspects de la réalité souvent considérés comme accessoires ? »

Ce que j'aime dans le regard et la relation d'Anna Tsing, c'est son écart par rapport aux habitudes des ethnologues, son écart par rapport à tous les dogmes et toutes les soi-disant règles, les classements, les catégories. Sans cesse elle échappe à ces carcans, à ces cadres et du coup, elle voit beaucoup plus de choses, ayant perdu les œillères du pré-jugé. Ainsi de cette division entre espace d'agriculture intensive et espaces naturels sauvages : « Aussi longtemps que tant les développeurs

que les conservationnistes diviseront la terre en espaces d'agriculture intensive et espaces naturels sauvages, de telles zones de repousse et de possibilités ouvertes ne seront pas reconnues. » (p. 359) Elle aura au préalable embarqué son lecteur dans de superbes explorations des modes de culture des Meratus d'Indonésie, à la découverte de leurs plantes comestibles, de leurs cultures sur brûlis, dressant des listes à la Jules Verne de fruits par exemple, après avoir procédé avec une femme meratu à un véritable inventaire des plantes de la région. »

Bergounioux

Je recopie cet extrait du site de Martine Sonnet, qui me permet d'avancer un peu dans l'exploration de l'énigme de la lecture paradoxale de *Carnet de notes* de Pierre Bergounioux : « Toujours la fascinante fusion des vies d'écriture, de labeur enseignant, de famille et domestique. Ah ces fameuses lessives séchant sur les hauteurs de Gif-sur-Yvette entre deux grains ! concurrencées de plus en plus il me semble par l'épluchage des légumes, ou le passage au supermarché dès 8h30 du matin. Et les soubresauts de la R21 remontant de Corrèze bourrée de ferraille jusqu'à la gueule et lors d'un voyage même littéralement soulevée de la route par une hélice d'avion imprudemment arrimée sur son toit... Mais sous la surface des jours et leur répétition, sans répit sourd l'angoisse de ne pas atteindre le but que s'est assigné l'adolescent de 17 ans : comprendre ce qu'il fait là – dût-il dévaliser sa vie durant toutes les librairies du monde, en "extraire" tous les livres. Pierre Bergounioux extrait ses lectures (recopie les passages qui lui plaisent le plus) comme le faisaient les lettrés du XVIIIe siècle. » ([source](#))

Effet

Relevé chez Pierre Bergounioux une allusion à *l'effet Zeigarnik* ; il désigne la tendance à mieux se rappeler une tâche qu'on a réalisée si celle-ci a été interrompue alors qu'on cherche par ailleurs à la terminer. Le fait de s'engager dans la réalisation d'une tâche crée une motivation d'achèvement qui resterait insatisfaite si la tâche est interrompue. Sous l'effet de cette motivation une tâche interrompue doit être mémorisée mieux qu'une tâche achevée. Bergounioux semble l'appliquer à une expérience un peu différente. Il évoque le souvenir de séances de pêche, à une époque où l'eau « était noire de poisson », puis celui de sa déconvenue y retournant plusieurs décennies plus tard, alors qu'il n'y avait déjà presque plus rien : « Le souvenir conserve, du fait de la déconvenue, une extrême netteté. L'effet Zeigarnik sans doute. » (p. 339)

Révéléateur d'images internes

Il arrive que nous ayons *vu* des choses, sans les nommer, sans nous y attarder et que les retrouvant évoquées sous la plume d'un écrivain, elles nous *reviennent* soudain, comme ces algues vertes chevelues dans la Dordogne évoquées par Pierre Bergounioux. Leur simple évocation suscite une vraie flambée d'images antérieures, subliminales et précises. Pierre Bergounioux, depuis un vieux pont de pierre, parle *de l'eau sombre, envahie de plantes aquatiques pareilles à de longues chevelures vertes*. (p. 339)

Une extraordinaire visite

En 2017 Pierre Bergounioux a l'immense privilège d'une visite au *pays des merveilles*. La salle des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, site Richelieu : « Je viens d'entrer, à n'en pas douter, au pays des merveilles. J. V. tire maintenant de la panier les *Pensées* de Pascal. Les lambeaux papier sur lesquels il les jetait ont été collés sur les feuilles d'un grand cahier in-quarto relié de cuir vert, glacé, fatigué. Je vois, de mes yeux, la trace fulgurante laissée à trois siècles et demi d'ici par cet

esprit du premier rang – « Joye, joye, pleurs de joye. » À l'extrême fin du volume, les paperoles trouvées après sa mort, dans la doublure de son habit, par un domestique. Et la fête continue. J.V. tire d'un coffret les épreuves de *La Chartreuse de Parme* corrigées par Stendhal, les trois états du manuscrit d'*Un balcon en forêt*, celui, définitif, sans repentirs ni ratures, d'*Alcools* – « Maintenant, tu marches dans Paris tout seul parmi la foule ». Si *L'Écume des jours* se trouve dans le lot, c'est qu'il est relié, enveloppé de quatre épaisseurs de cuir souple, découpées en forme de nénuphar et qui se rabattent dans un ordre précis sur les feuillets. Vian écrivait au dos des prospectus de l'Afnor. Pour finir, c'est le dactylogramme de *Le Cru et le Cuit*, criblé de méticuleuses corrections de diverses couleurs, soigneusement apostillé. Me revient le lointain souvenir d'un entretien que Lévi-Strauss avait donné, sur son travail. Il évoquait le chaos dans lequel, de prime abord, l'esprit est plongé et son lent, laborieux cheminement vers la clarté, la cohérence, l'évidence. Je note combien l'écriture de Pascal, de Stendhal est rapide, sténographique, « moderne », celle de Gracq, de Lévi-Strauss plus régulière, posée, professorale. » (pp. 362-363)

→ Visite aussi au Pays des merveilles par auteur interposé pour la lectrice. Et quelques autres sans doute au-delà d'elle.

L'imprimé me rassure

Je relève dans les Carnets de l'Imec, les remarques de Jean-Michel Alberola qui prépare la nouvelle exposition de l'Institut, à Caen : « L'imprimé me rassure. Sans livre, je ne puis avoir de vision. Ne sachant jamais véritablement quoi peindre, je me suis toujours servi de ce que je lisais pour avoir une idée d'un début de tableau. Plusieurs livres à la fois, afin que des parties du premier livre correspondent aux morceaux du troisième et du cinquième livre. C'est un montage permanent. L'ensemble des livres format alors une surface habitée, une maison. » (Carnets Imec, n° 15, p. 7)

Bergounioux et le mystère

Éclairante cette phrase qui reprend ce qui a souvent été dit par l'auteur mais toute redite approfondit le point de vue : « Le mystère auquel on est confronté du simple fait de naître, de respirer, et de l'importance, variable, située et datée, de la contrainte extérieure. C'est de ce côté-là que régnaient pour moi, l'ombre et l'incertitude, que provenaient les joies et les peines, que brillait l'espérance. L'espace du dedans n'était jamais que la chambre d'échos d'un dehors confronté, lui-même, au grand dehors, au présent effectif à l'égard desquels il était resté depuis la nuit des temps jusqu'à nous. Les gens de ma génération ont accédé à des vues, des notions, des perspectives qui attendaient à la réalité immédiate, à ses axiomes. On ne pouvait plus ne pas se demander. On avait besoin de savoir et, le moment venu, pour ce faire, de partir. » (539). Et un peu plus loin, très éclairant aussi sur le projet général : « C'était, dans mon enfance, l'histoire en nous et c'est parce que j'étais enfant et que l'univers de mes éveils s'ouvrait au monde extérieur, à l'histoire, que j'en ai perçu la présence et l'emprise dérangement. Ma vie se sera passée à porter au jour sa causalité enfouie, à l'objectiver pour m'y soustraire, me libérer. Conformément à ce qu'avance Freud dans *Études sur l'hystérie*, la délivrance passait par la verbalisation de l'affaire, le récit, la filière du langage articulé. » (544)

→ Et ce serait intéressant de savoir comment, pour Bergounioux, le *Carnet de notes* s'inscrit dans ce processus, comme seul témoin de ce processus ou comme élément formateur ?

Laurent Margantin : phénomènes et événements

« Est-ce que les feuilles jaunes apparues au faite du manguier sont un événement ? Non, c'est un

phénomène – phénomène qu'on peut facilement ignorer, à côté duquel on peut passer (on passe) sans le voir, tandis que l'événement (personnel ou collectif, voire historique) est, lui, incontournable, et l'objet de toute sorte de communiqués, d'informations, de commentaires, d'analyses. Le phénomène est invisible – les phénomènes naturels sont invisibles – telles ces feuilles jaunes que la lumière du soleil illumine en les rendant ainsi peut-être visibles. Le phénomène n'intéresse pas souvent l'homme surtout intéressé par les événements (ne serait-ce que de sa journée) – le phénomène est recouvert par les événements, la pluralité proliférante des événements. Je préfère parler du phénomène au singulier, et l'associer à un mot auquel il mène naturellement : l'expérience. Le phénomène visible ou vu peut mener à une expérience, telle celle d'une couleur vive/ravivée par le soleil – la couleur jaune – et de formes – feuilles pointues dressées au-dessus de la frondaison verte du manguier. L'homme littéralement perdu dans les événements semble tout à fait coupé des phénomènes qui l'entourent – phénomènes de la météorologie, de la végétation (couleurs – formes), de la vie animale (mouvements – pensées) – l'homme relié aux phénomènes peut les transformer progressivement en expériences (expériences d'écriture ou de dessin par exemple). »

Revenir sur Bergounioux

Oui et sur le bonheur de lecture que m'a donné envers et contre tout, contre la monotonie des jours, contre les répétitions, contre les plaintes incessantes de l'auteur quant à son état cardiaque, le livre *Carnet de notes 2016-2020* de Pierre Bergounioux.

Il y a eu bien sûr quelques relevés de ciels, il excelle à les dire en deux mots :

« de touchants petits nuages blancs agrémentent le ciel, comme au temps de l'enfance. » (p. 646)

Le réel comme obstacle

« Le réel comme obstacle, contrariété, opacité, privation que j'emploierai le restant de mon âge à tenter d'aplanir, d'éclairer, d'obtenir » (p. 648) et c'est peut-être par ce que l'on perçoit de cet effort continu, acharné, sans relâche et malgré la certitude que les jours sont comptés que ce livre est tellement fascinant.

Natalia Ginzburg

Ébauché la lecture de *Les petites vertus* si bien édité, comme toujours par Ypsilon. Noté en particulier ce beau et sensible portrait d'un ami non nommé mais dont la préface nous dit qu'il s'agit en fait de Pavese.

« À travers ses romans, les lecteurs ont connu Natalia Ginzburg comme une écrivaine toute de faits, de choses, de gestes, de voix et de cadences ; si certains s'attendent aujourd'hui, dans ce livre de mémoires et de réflexions, à la voir enfin céder au lyrisme et à l'introspection, ils seront étonnés de la retrouver plus que jamais fidèle à elle-même : toute en concrétude, toute en personnification, toute en ressenti physique des expériences morales ; restant toujours narratrice, même quand elle énonce une pensée générale ou un jugement sur l'existence.

Dans chaque page de ce livre il y a sa manière d'être femme : une manière de l'être souvent douloureuse mais toujours pratique et presque brusque, au milieu des douleurs et des joies de la vie. Peut-être jamais écrivaine n'a-t-elle su être si féminine — jeune fille, épouse, mère — dans un sens si opposé à ce que l'on entend habituellement par « littérature féminine », c'est-à-dire abandon lyrique et émotif. Pour elle, le vrai délit – comme il est écrit dans les pages autobiographiques intitulées *Mon métier* – est de « tricher avec des mots qui n'existent pas véritablement en nous, que nous avons pêchés au hasard, hors de nous, et que nous rassemblons

avec adresse car nous sommes devenus plutôt malins. »

Toponymie

Chez Bergounioux, cette attention aux noms : « Je n'ai fait que lire, ces derniers jours, et recommence à écrire sur la toponymie corrézienne. Elle s'était altérée, obscurcie, le temps aidant, et ce mystère littéral scellait celui, matériel, massif, du lieu, sa bigarrure géologique et les changeants décors qu'il offrait lorsqu'on explorait les environs, en voiture, le dimanche. Il a fallu partir, s'éloigner de cinq cents kilomètres pour obtenir l'explication des choses et des noms du commencement. Toujours frappé, lorsque je circule en région parisienne, de l'empreinte franque – Gif, Bures... – alors qu'on sud de la Loire affleurent partout les racines latines quand ce n'est pas le substrat celtique. »

Ma collection d'Europe

Merveille de cette collection constituée grâce à la générosité de Jean-Baptiste Para qui fut un des tout premiers à croire à l'entreprise de [Poezibao](#) et qui m'a depuis envoyé tous les numéros d'*Europe*. Ils sont en Bretagne et je me régale à lire les tranches avec tous ces noms miraculeux, ceux des auteurs traités. C'est ainsi que j'ai pris au hasard le numéro Dotremont (mars 2019) et je suis tombée sur ce texte magnifique de Stéphane Massonet : « Un jour où je rendais visite à Guy Dotremont, le frère du poète, ce dernier me montra un petit carnet vert dans lequel étaient consignés les différents lieux par lesquels Christian Dotremont était passé. Regroupant photographies, inscriptions, dates et toponymes, il me semblait que ces pages retraçaient parfaitement le parcours du poète. Elles montraient à leur manière un itinéraire poétique, une diversité profonde au sein d'une géographie vagabonde. Feuilletant quelques instants le carnet, je restais rêveur. J'imaginai comment on aurait pu y mêler les gestes de lecture à ceux de l'écriture, comme en Irlande où Dotremont se laissa photographier, en octobre 1963, lisant un roman de Simenon devant la maison natale de Joyce à Dublin. Ou ailleurs, en Laponie, où on le voit se promener avec la revue *Sionna* sous le bras avant d'en tracer le nom sous la forme d'un logoneige. Si le logogramme naît dans le Grand Nord lapon, c'est en Irlande que Dotremont partira pour un dernier voyage dont il rapportera son ultime "log" intitulé *Logbookletter* (1979). Chez Christian Dotremont, voyage et paysage se superposent et se mêlent dans l'écriture pour finir par former une poétique, comme les lettres de la région des Fagnes qu'il découvre dans la courbure d'un sapin, la forme d'une branche, le pli d'une herbe, un éboulis de pierres ou le soubassement stratifié des boues. On a souvent insisté sur l'enchantement qui naît du tracé des logogrammes. On voudrait presque oublier qu'il s'agit d'une forme d'écriture, de lettres à l'état naissant, pour voir à quel point ils ressemblent à une branche d'arbre, à de l'herbe soulevée par le vent ou à la vue aérienne d'un troupeau de rennes progressant dans la neige du Grand Nord. Les lieux de Christian Dotremont cèdent le pas à une géographie imaginaire qui rythme sa poésie. D'où la prégnance des métaphores du voyage : le train, le vagabondage, la valise, mais aussi la lettre, la correspondance, a poste restante. »

→ tant de mes thèmes sont ici présents, le nord, les écritures des choses, la lettre, la correspondance, etc. Il ne me reste plus qu'à dévorer le numéro rapporté à la maison de la dernière escapade bretonne.

Flacon de sels

le bruit du vent – le souffle d'air, l'espace, le silence, les oiseaux, le rythme – Schubert, cette entrée de plus en plus profonde dans le voyage d'hiver, les promenades au piano dans la partition,

résonances du piano et résonances de tout ce que je découvre par moi-même ou par les autres.

Un portrait croisé touchant

Bergounioux qui ne cesse de célébrer son épouse, Kathy, chercheuse au CNRS, que l'on voit aller et venir à l'institut à Orsay pour vérifier ses cultures, écrit ce double portrait : « Après un demi-siècle de vie commune, le même sentiment incrédule me submerge, chaque matin, lorsqu'elle paraît à la porte du bureau et me salue. Surpris, toujours, qu'elle ne soit pas surprise, non, offusquée de me trouver là, laid comme devant, tourmenté inutilement, plein d'inquiétudes et de lubies, excessif, enclin au désespoir, quand elle va tout uniment dans la vie, judicieuse et droite, belle, généreuse, décidée, réservée, très farouche, aussi. Me demande encore si et jusqu'à quel point mes beaux-parents eurent conscience de la merveille qu'ils avaient touchée. » (p. 880)

Ciels, encore

« Le ciel mouvementé lâche des grains » (p. 886)

« Le vent d'ouest fait du ciel un spectacle coloré, changeant, théâtral. » (p. 914)

Lecture et imagination

Le niveau d'intensité de la lecture et son mouvement, plus ou moins lent ou rapide, conditionnent la capacité à déployer l'image mentale que peut susciter la description.

Je crois au chemin, Joëlle Léandre

Joëlle Léandre, tellement passionnante, passionnée, amusante aussi dans [ses grands entretiens](#) à France Musique : « Je crois au chemin, je ne crois pas au but. Il faut marcher, on reçoit, on friche, on défriche, on refait, on construit, c'est la transversalité, c'est très deleuzien, c'est le territoire, les rhizomes, les plis, les déplis, les replis. C'est tout ça mais c'est l'aventure même du son (...) c'est très mal vu car on vit dans une société où il faut des étiquettes (...) Il faut nettoyer, élaguer, décider. Vivre, c'est choisir » (transcription).

Rachel Carson

J'ouvre ce livre au titre si attirant de celle qui se fit connaître par son ouvrage *Un printemps silencieux* (1962). Le livre de Rachel Carson qui paraît chez Corti compile différents textes et articles et s'appelle *Le Sens de la merveille*.

Je découvre d'emblée qu'elle a une maison dans le Maine (Nouvelle-Angleterre, côte Est des États-Unis), région que nous connaissons un peu et que je peux donc mieux imaginer, la lisant. Par exemple, lorsqu'elle parle du cardinal, ce petit oiseau tout rouge si commun en Nouvelle-Angleterre et qui ne vit pas en France ! Elle parle de son petit neveu Roger, qu'elle emmène depuis la maison pour des expéditions nocturnes sur la plage, par très gros temps, par exemple, alors qu'il est encore tout petit. Roger Christie, petit-neveu qu'elle adoptera après la mort de sa mère. Dans ce premier chapitre, elle raconte tout ce qu'elle fit avec lui pour lui donner le goût de la nature et entretenir le sens de l'émerveillement propre aux enfants. On aurait adoré être ce petit enfant, blotti dans ses bras, dans l'obscurité avec le fracas des grands rouleaux et leur écume blanche dans la nuit noire. Ce petit enfant qu'elle initie aux toutes petites choses qui me sont si chères. Aucun esprit didactique, jamais elle ne nomme une plante, un insecte.

Merveilleuse entrée en matière : « Au cours d'une nuit tempétueuse d'automne, j'enveloppai mon petit-neveu Roger, qui devait alors être âgé d'environ vingt mois, dans une couverture pour me diriger vers la plage, en dépit de la pluie et de l'obscurité. Une fois dehors, juste à la lisière de

L'endroit où nous ne discernions plus rien, d'immenses vagues se fracassaient, on apercevait indistinctement des formes blanches qui résonnaient et éclataient, et projetaient sur nous des masses d'écume. Des éclats de rire de pure joie nous submergèrent tous deux – lui, encore tout petit, qui, pour la première fois, était confronté au tumulte sauvage d'Océanos. Quant à moi, j'étais toujours fascinée, et ceci depuis plus de la moitié de mon existence, par la mer. Confrontés à l'immense et tumultueux océan et à l'obscurité de cette nuit mouvementée la même chair de poule nous avait pourtant envahis, je crois. » (Rachel Carson, *Le Sens de la merveille*, traduit de l'anglais (USA) par Bertrand Fillaudeau, Corti, 2021, p. 7)

Et les lichens

Et en plus, oui, en plus, elle parle de lichens ! Je ne sais pas que Vincent Zonca qui a pourtant relevé tant de citations des lichens ait noté celle-là : « Ayant toujours aimé les lichens parce qu'ils me transportent à chaque fois dans un autre monde – bagues en argent sur une pierre, étranges petites formes, semblables à des os, à des cornes ou à des coquilles de créatures marines – j'étais heureuse de découvrir que Roger était attentif et réagissait aux variations magiques que la pluie provoquait dans leur apparence. Les sentiers forestiers étaient tapissés avec ce qu'on surnomme à tort de la mousse des rennes bien qu'il s'agisse en réalité d'un lichen. À la manière d'un tapis d'entrée démodé, il crée une bande étroite de gris argenté à travers le vert des bois, en se déployant ici et là pour recouvrir une plus grande zone. Par temps sec, le tapis de lichen paraît mince ; il est fragile et se désagrège sous les pieds. Aujourd'hui, il est saturé par la pluie qu'il a absorbée comme une éponge, il est épais et élastique. Roger semble séduit par sa texture, il s'agenouille pour la toucher avec ses genoux potelés. Il court d'une plaque à l'autre et plonge dans ce tapis souple et profond avec des cris aigus de plaisir. » (p. 11)

Ce sens de la merveille

L'univers d'un enfant, l'émerveillement. Je crois que cette capacité d'émerveillement, cette curiosité émerveillée, émerveillante, à émerveiller, je l'ai gardée, pas intacte bien sûr mais en grande partie préservée avec sa dose de naïveté (mais aussi, j'ose le croire, une certaine incapacité à toute forme de cynisme). Je crois que je m'intéresse à ce que je peux admirer, à ce qui peut m'émerveiller (et tant de choses le suscitent cet émerveillement), aimer. Sans émerveillement, je m'étirole, je perds mon élan.

Rachel Carson : « Je suis sincèrement persuadée que pour un enfant, et pour des parents qui cherchent à le guider, il est bien moins important de *savoir* que de *ressentir*. Si les faits sont les graines qui plus tard permettront de développer la connaissance et la sagesse, alors les émotions et les impressions des sens sont un sol fertile où les graines grandiront. Les années de la prime enfance sont une période propice pour préparer le terrain. Si les émotions ont été stimulées – un sens du beau, l'excitation du nouveau et de l'inconnu, un sentiment de sympathie, de pitié, d'admiration ou d'amour –, nous souhaiterons mieux connaître l'objet de notre réaction émotive. Une fois trouvé, ce sentiment aura un impact durable. Il est plus important de préparer la voie à un enfant pour qu'il ait envie de savoir que de l'ensevelir sous une avalanche de faits qu'il n'est pas prêt à assimiler. »

Et donc, les petites choses

« Par ailleurs, un monde existe, celui des petites choses, qu'on voit trop rarement. De nombreux enfants, peut-être parce qu'eux-mêmes sont petits et plus proches du sol que nous, les remarquent et s'enchantent de ce qui est petit et peu visible. Avec un tel point de départ, il est

facile de partager avec eux les beautés que nous manquons parce que nous regardons trop hâtivement, en nous concentrant sur la totalité mais pas sur les détails. Certaines des plus exquises créations de la nature le sont à une échelle miniature, ce qui, comme tout un chacun le sait, s'applique à un flocon de neige lorsqu'on l'observe avec une loupe.

Un investissement de quelques dollars pour une bonne lentille ou une loupe permettra de découvrir un nouveau monde. » (p. 16)

→ je me suis amusée en lisant ces propos à imaginer que mon goût des petites choses vient aussi de ma petite taille. Comme l'enfant je suis plus proche du sol ! Et j'adhère totalement à l'idée d'acquérir des loupes, des lentilles, des microscopes !

Note de passage (lecture)

Chaque lecture te laisse une impression. C'est celle-là qu'il faut retenir et noter.

Zanzotto, cette façon d'approcher Venise, cette phrase complexe, mouvante, un peu labyrinthique.

Et puis dans le deuxième chapitre, l'évocation d'Herman Hesse qui prônait cette façon-là d'aborder Venise, par les marécages, par la terre, la campagne.

De l'approche

Cet extrait d'un texte d'Andrea Zanzotto dont les éditions Nous publient une collection de textes, sous le titre *Venise, peut-être* ; un paragraphe qui est à lui seul tout un programme d'approche, pour le voyage mais aussi pour la lecture !

« Seule, peut-être, une longue pratique de déplacements, d'éradications, de suppressions des perspectives et des habitudes avérées pourrait nous conduire dans la proximité de ces lieux. Peut-être, pour en comprendre quelque chose, faudrait-il y arriver comme en d'autres temps par des moyens d'autres temps : par les marais, les canaux, les herbes, glissant sur une barque forcément furtive, après être passé par la découverte d'un espace où toutes les distinctions se trouvent mises en doute et cohabitent dans un sidérant chaos où elles ne cessent de se refléter et de se nier les unes les autres. » - très belle traduction de Jacques Demarcq et Martin Rueff.

Disparition de Raphaël Sorin

Beau tweet de Grégoire Leménager après la disparition de Raphaël Sorin : « Pour saluer les négligés et honorer les répudiés, on pouvait toujours compter sur Raphaël Sorin, qui avait la dent dure et le cœur tendre, l'érudition aussi discrète qu'impressionnante, et dont la bibliothèque était, répétait-il, son "journal intime". »

→ superbe idée que celle de la bibliothèque journal intime. N'est-ce pas un peu l'idée du [Flotoir](#) qui est une sorte de bibliothèque, de plafond à citations, aussi.